

Corrigé version n°1

Ma mère est venue travailler ici, dans la demeure de celle qui devait un peu plus tard devenir ma grand-mère, au milieu des années quatre-vingt du siècle passé, laissant derrière elle ses études et sa famille : son père, sa sœur qui devint mère au même moment, son frère, sa belle-sœur et leurs trois enfants... Ils plaçaient tous leurs espoirs en Joséphine, ma mère, afin qu'elle leur assure une vie. Pas nécessairement une vie honnête, simplement une vie. Ils étaient à bout de ressources.

Ma mère disait qu'elle n'aurait jamais imaginé travailler comme bonne. C'était une jeune fille rêveuse, qui ambitionnait de terminer ses études pour obtenir un emploi décent. Elle ne ressemblait en rien aux autres membres de la famille. Quand sa sœur rêvait d'acquérir une nouvelle paire de chaussures, ou une robe, ma mère ne pensait qu'à s'acheter un livre, de temps en temps, l'acheter ou l'emprunter à l'une de ses camarades de classe. Elle disait : «J'ai lu tant de romans, réalistes ou féériques... J'ai aimé Cendrillon, j'ai aimé Cosette dans *Les Misérables*, et je suis devenue leur semblable : une servante. Mais pour moi, pas de *happy end*».

Les circonstances avaient poussé ma mère à quitter son pays, sa famille et ses amis pour travailler à l'étranger. C'était une épreuve pour une jeune fille de vingt ans, mais son destin était tout de même préférable à celui de sa sœur, Aïda, son aînée de trois ans. Quand la faim se combina à la maladie de leur mère et aux dettes contractées par le père, un parieur invétéré qui avait perdu ses économies dans l'élevage de coqs de combat, les parents ne trouvèrent d'autre issue que de présenter leur fille vierge de dix-sept ans, contre son gré, à un entremetteur qui lui trouverait une place dans un dancing ou un bar du coin, en acceptant ses conditions : qu'il prélève son pourcentage, en argent et en nature, à la fin de chaque journée de travail de la jeune fille.

Tout arrive à cause de quelque chose et pour quelque chose. C'est ce que répétait toujours ma mère. Mais quand je cherche une cause à tout ce qui nous est arrivé, je ne vois que la misère, dressée devant moi.

Degré par degré, Aïda se hissa au sommet de son art, tout en chutant en elle-même au fond de l'abjection. Elle avait commencé comme serveuse dans un bar où les ivrognes la dévoraient des yeux en débitant leurs obscénités, puis entraînée dans une boîte où des corps en sueur se frottaient à elle et où des mains baladeuses la caressaient, ensuite comme danseuse nue dans un club de strip-tease où des regards affamés la déchiquetaient, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'échelon le plus élevé, qui est aussi le plus bas, dans le monde de la nuit.

Est-ce qu'elles vont en enfer ? demandai-je un jour à ma mère à propos des belles de nuit qui se glissent vers les trottoirs dès le coucher du soleil, comme les crabes qui prennent possession de la plage pour s'y bousculer dès la marée basse. Quand le jour se lève, les rayons du soleil lavent les péchés de la nuit, et la marée haute vient ravalier les crabes, en comblant les galeries qu'ils ont creusées dans le sable en l'absence de lumière...

Je ne sais pas, me répondit-elle sans conviction, mais sans aucun doute elles y mènent les hommes.

Aïda offrit son corps, encore jeune à l'époque, à tous ceux qui le demandaient, contre une somme fixée par son souteneur. Le tarif exigé des étrangers était plus élevé que celui, avantageux, dont jouissaient les locaux, trop pauvres. Il variait aussi selon le temps passé et

le lieu. Une heure n'était pas payée le même prix qu'une nuit entière, et le service dans les arrière-salles des club n'était pas le même que dans les hôtels.

Aïda devint un objet, un objet commun qu'on vend et qu'on achète pour un prix variable, généralement dérisoire, élevé à quelques rares occasions, la différence étant liée au type de service prodigué. Elle travaillait en silence, tristement, haïssant l'argent et les hommes. Ce qui est douloureux n'est pas de valoir un prix dérisoire. Ce qui est douloureux, c'est d'avoir un prix.

Elle devint source de revenus pour la famille. Elle revenait à l'aube, portant son petit sac à main. Ce qu'il y avait dedans était attendu avec impatience par sa mère malade et par son joueur de père. Quand elle tardait à rentrer, ma mère s'inquiétait pour sa grande sœur. Les parents, eux, se réjouissaient : cela voulait dire qu'elle avait probablement passé la nuit avec un client, à l'hôtel, pour une somme rondelette. Bien entendu, l'homme devait être un étranger, payant le tarif étrangers, ce qui doublerait le contenu de son petit sac. Les parents ne prêtaient pas même attention au visage de leur fille. Leur regard ne s'élevait pas au-dessus de la taille, là où pendait son sac. Elle avait parfois la lèvre enflée, le nez en sang, ou une contusion violacée à la mâchoire. Mais tout cela était invisible pour eux. Tout ce qui leur importait de la part du pervers qui avait ainsi violenté leur fille, c'était l'argent dont il l'avait arrosée après avoir assouvi son désir.

Aïda sombra dans cet univers. Elle buvait, elle fumait de la marijuana. Elle finit par tout accepter. Rien pour elle n'avait plus d'importance. Elle tombait régulièrement enceinte, mais ses grossesses ne duraient pas longtemps : elle avortait dès qu'elle en prenait conscience, par haine du fœtus, et aussi sous la pression des parents qui craignaient qu'elle ne perde son lamentable emploi. Mais à vingt-trois ans, elle tomba enceinte de sa fille Myrla. Elle cacha sa grossesse à tout le monde, sauf à sa petite sœur, ma mère. Elle avait compris qu'enfanter était sa seule porte de sortie d'un travail qu'elle avait accepté à contre-cœur.

Elle avoua à ses parents qu'elle était enceinte à un stade avancé, après avoir été chassée de son emploi et une fois l'avortement impossible. Elle leur annonça qu'elle n'y retournerait pas. Il n'y eut plus de quoi payer le traitement de ma grand-mère, dont l'état se détériora puis empira rapidement. Mon grand-père, lui, ne se préoccupait que de ses combats de coqs.

La famille perdit un de ses membres au moment où un nouveau s'y joignait. Alors que Myrla voyait le jour, ma grand-mère rendit l'âme.

Myrla avait une apparence originale : ses traits étaient philippins, mais elle avait la peau blanche tirant sur le rose, des cheveux châtain, des yeux bleus et un nez proéminent.

A l'époque, ma mère avait vingt ans. Sans aucun doute, aux yeux de mon grand-père, elle était le meilleur investissement pour la famille et une garantie de survie, au moment où Aïda était devenue une femme au foyer, sans emploi, élevant sa fille. Alors que le seul garçon, Pedro, de désintéressait de son père et de ses deux sœurs, perpétuellement occupé à se chercher un emploi, Il était devenu temps d'exploiter Joséphine.